tion en indo-européen des formes historiques de quelques dialectes » ; « il ne suffit pas, ajoute-t-il, de superposer skr. *pā́ti*, *pītáḥ*, lat. *pōtus*, gr. πίνω, pour conclure à i.-e. **pōi-*, **pī-* [1] ». En réalité, sanscr. *mā-y-* est une racine i.-e., soit **mē-*, soit **mō-* (c'est-à-dire soit **meə*$_1$-, soit **meə*$_3$-), suffixée en **-y/ei-*. Dans ces conditions, quant à la racine, lat. *mō-s* (gén. **mō-s-es* : **meə*$_3$*-s-*) peut être à sanscr. *mā-y-* de *māyā́* (**meə*$_3$*-y-*) ce que lat. *pō-tus* « bu » (**pō-to-* < **peə*$_3$*-t+o*) est à sanscr. *pā-y-* du causatif *pāyáyati* « il fait boire » (**pō-y-* < **peə*$_3$*-y-*) ; le sens de la racine permet d'y rattacher, comme on l'a proposé, mais autrement, le grec μῖμος « mime », proprement *« créateur de formes, transformateur » (**meə*$_3$*-y+m+o-*), qui serait de même structure que sanscr. *pītáḥ* « bu », grec πῖνον « boisson fermentée » (**peə*$_3$*-y+t+o-*, **peə*$_3$*-y+n+o-*) [2].

Georges DUMÉZIL.

P.-S. — M. E. Polomé est l'un des savants qui ont le mieux assimilé les principaux résultats et l'esprit de ma recherche. Dans la revue belge *Le Flambeau*, du point de vue germanique, il vient d'en donner un très bon exposé, et il a déjà publié, dans la même ligne, d'intéressantes suggestions (notamment une jolie étymologie du nom des Ases). Cependant, à lire la discussion qu'il a faite, dans *Latomus* (XIII, 1954, p. 287-290), de l'article paru ici même, l'an dernier, sur « *ner-* et *uiro-* », ainsi que des cinq essais de mon livre *Rituels indo-européens à Rome*, il me paraît utile de rappeler certaines règles de la méthode que trente ans de travail, tantôt heureux, tantôt malheureux, ont mise au point.

D'abord, pour obtenir des résultats probables, il faut opérer non sur des faits isolés, mais sur des groupes de faits articulés, sur des structures. Dans le troisième et le quatrième essai des *Rituels*, pour le symbolisme fonctionnel des couleurs, je n'ai traité que de *groupements* tricolores (blanc ; rouge ; bleu, ou vert, ou noir), et non de couleurs isolées ; peu importe donc que les noms des Danois et des Ἀσῶνοι soient ou non dérivés de mots signifiant « rouge » : cela n'avance en rien mon problème. De plus, je n'ai considéré que des cas où les usagers eux-mêmes, en totalité ou en partie, professent ou suggèrent l'explication

« racine » *māy-/mī-*, comme si la théorie de la racine n'avait pas progressé depuis l'article de W. Schulze, « Indogermanische *āi-* Wurzeln », *K. Z.*, XXVII (1885), p. 420-429 (= *Kleine Schriften*, 1934, p. 49-56).

1. M. Benveniste développe sa démonstration à l'aide des « racines » **pōi-* « boire », **pō(i)-* « surveiller », **stā(i)-* « agglomérer », **dhē(i)-* « allaiter ».

2. En revanche, grec μῆτις (μητιάω) serait à séparer et à rattacher, comme on fait souvent, à latin *mētior* (rac. **mē-* < **meə*$_1$- « mesurer »).

par les trois fonctions (pour Rome, dans l'essai *Albati Russati Virides* : le texte de Lydus associe les dieux fonctionnels aux couleurs des chars ; dans *Vexillum caeruleum* : le drapeau rouge convoque les comices militaires, le blanc d'autres comices certainement religieux ; il ne reste à discuter que la note de Servius sur la valeur du drapeau bleu, — à quoi est consacré l'essentiel de l'essai) ; je réduis ainsi le risque de « subjectivité », qui éclate au contraire dans les propositions de M. Polomé sur les couleurs des Iguévons, des Vandales. De même, dans le dernier essai (*Bellator Equos*), ce qui est important, c'est que, à Rome et dans l'Inde, le cheval soutienne les mêmes divers rapports avec *toutes* les fonctions, et pas seulement la seconde ; notamment avec les deux aspects (« jovien » et « dial », « Varuṇa » et « Mitra ») de la souveraineté.

En second lieu — et ceci n'est plus une règle de l'esprit, mais un précieux fait d'expérience —, au point où en est la recherche, et surtout à propos de rituels, c'est la confrontation des données romaines et des données indiennes ou indo-iraniennes qui donne les résultats les plus riches et les plus clairs. Le travail avançant, il sera possible d'élargir et de corriger le premier bilan, mais, chaque fois qu'elle apparaît, il faut d'abord exploiter à fond cette chance. Où en serait la grammaire comparée indo-européenne si, dès le début, les énigmes de l'arménien ou de l'albanais avaient été mises sur le même pied, avec droit de veto, que les évidences produites par la comparaisons des « principales » langues? Les questions dont M. Polomé me presse, sur des faits germaniques notamment, seront sans doute résolues par la suite (p. ex. le cheval aux divers niveaux de la théologie germanique), mais, *hic et nunc*, elles sont secondaires, sans effet sur la démonstration.

La partie des *Rituels* que M. Polomé semble avoir le moins comprise est le second essai (*Aedes rotunda Vestae*). Voici, bien décomposés, les temps de ma démarche. 1° L'objet principal est de signaler une correspondance védique-romaine. Des deux feux majeurs de toute aire sacrificielle védique, le feu-réservoir (feu « terrestre » ; feu conservé, sinon éternel) est rond ; le feu des offrandes (feu qui met l'homme en communication avec les dieux) est carré, et le tracé de ce carré est orienté (l'Est étant le point directeur). Dans la ville de Rome, le sanctuaire qui contient le feu éternel, le foyer de la cité, est rond ; les autres sanctuaires, et tous les lieux où l'homme doit être en rapport avec les dieux, les *templa*, sont carrés, et orientés (l'Est étant, en principe, le point directeur). Pris isolément, ce double fait romain peut être indéfiniment discuté, considéré comme l'effet de hasards historiques inconnus ; son accord avec le fait indien engage à le comprendre comme une authentique et archaïque structure. — 2° Sur ce premier résultat se greffe la question secondaire de l'*urbs quadrata*, fort obscure. Si l'on

admet, avec certains témoignages, que ce nom désignait une enceinte, symbole sans doute de la Ville, tracée autour du *mundus*, une analogie précise est encore fournie par le rituel védique, où l'emplacement du futur feu carré est couvert de toutes sortes de nourritures et comporte en son centre une « bouche ». — 3° Enfin, en conclusion, vient la proposition étymologique, rapprochant *Vesta* et *Vivasvat*. Cette proposition repose sur deux arguments principaux : *a*) la possibilité linguistique, qui est certaine ; *b*) les faits théologiques : Vivasvat, prototype et protecteur de tout sacrifiant, a établi la première aire sacrificielle (appelée souvent « le siège de Vivasvat ») et, pour y allumer le feu rond, a reçu, dans le moulin à feu, le premier feu, le feu céleste ; l'analogie de cet office avec la fonction essentielle de Vesta (et la manière dont son feu est éventuellement rallumé) est difficilement contestable ; elle se complète par l'analogie et l'importance des comportements des deux figures divines envers la vie et la mort ; *c*) à ces deux arguments, j'ai joint le fait que, dans un mythe védique, Vivasvat est le père des deux jumeaux comme, dans des légendes latines, les deux jumeaux sont fils d'une Vestale, ou d'une sorte de « Vesta masculin », d'un génie du foyer. Il n'est pas juste, comme fait M. Polomé, de ne retenir, en le déclarant « superficiel », que ce dernier rapport, mythologique, et négligeant l'autre, le fonctionnel, le théologique, qui est autrement considérable.

G. D.

III

LE LATIN, « LANGUE DE PAYSANS »

PAR G. BONFANTE

Professeur à l'Université de Princeton

SOMMAIRE. — *Critique de quelques observations relatives à la théorie proposée par M. Marouzeau sur le caractère « rural » du vocabulaire latin, et nouveaux exemples à l'appui de cette théorie.*

Le bel article de M. Marouzeau qui porte ce titre (*Mél. Vendryes*, Paris, 1925, p. 251 sqq.) a soulevé, comme il est naturel, des discussions.

Dans un volume de *Glotta* (XVI, 1928, p. 220 sqq.), A. Nehring, avec quelques scrupules, admet l'essentiel de la thèse, avec la cons-

tatation « dass die landwirtschaftlichen Bilder im Latein besonders häufig sind ».

Ce fut surtout l'illustre linguiste italien A. Schiaffini qui fit quelques réserves (*Italia dialettale*, 6, 1930, p. 8, n. 1 : « la tesi però sostenuta dal M[arouzeau] non si puo accettare per intero »). Mais il n'appuie ces réserves avec aucun argument, tandis qu'il écrit plusieurs pages magistrales (*Ibid.*, p. 7 sqq.) pour illustrer précisément le caractère rural de l'économie de l'ancienne Rome : le commerce est pauvre, l'industrie vivote misérablement, les banques jouent un rôle insignifiant. Et la langue confirme entièrement cette situation : « La lingua latina non aveva termini precisi per indicare il mercante, *caupō* è voce non romana. » Les mots qui ont trait aux affaires sont très largement d'origine grecque (p. 18 sqq.). Enfin, Schiaffini ajoute lui-même quelques mots bien caractéristiques (p. 5 sq.) : *pecūnia*[1], *sors* 'lotto di terreno sorteggiato', *fēnus* 'provento', 'interessi' (à rapprocher de *faenum, fēnum*), *frūctus* 'interesse' (*a fruendo* Varrone, cf. *frūgī*).

Au reste, dans un compte-rendu de l'*Esquisse* de A. Meillet (*Italia dialettale*, V, 1929, p. 259 sqq.), le même Schiaffini avait, tout en combattant la thèse, reconnu explicitement que dans la Rome ancienne le gouvernement de la cité appartenait aux « grandi e piccoli proprietari di terre ».

Une critique à première vue plus serrée nous est venue d'un autre Italien éminent, le philologue Giorgio Pasquali, *nuper magno cum damno reipublicae philologicae ereptus*, qui écrivait, en février 1933, contre Antoine Meillet (dans la Revue *Pegaso*)[2] : « Al greco, dunque, il latino ricorre per la nomenclatura di un'agricoltura piú raffinata e redditizia, quale gl'Italici [*sic* !] hanno trovata sulle rive del Mediterraneo, per la nomenclatura della cultura materiale, per quella del commercio e della navigazione, ma persino per quell' arte della guerra e del diritto[3], che furono

1. Il est bien vrai que, dans les langues germaniques méridionales (v.-angl., gothique ; cf. aussi fr. *fief*, angl. *fee*), le mot correspondant à *pecū* a aussi un sens monétaire ou généralement économique-juridique (*fee, fief*) ; mais il s'agit, selon H. V. Velten, d'un effet précisément de l'influence du latin *pecū, pecūnia* sur ces langues (*Journal of English and Germanic Philology*, 29, 1930, p. 495). Le gothique *faihu* (pron. *fehu*) et le v.-sax. *fehu* (forme antérieure à celle du v.-angl. *fēoh*) ressemblaient encore assez au lat. *pecū* pour faciliter un tel « calque » sémantique (ressemblant à une étymologie populaire).

2. Cet article (*Il latino in iscorcio*) a été réimprimé dans le volume *Pagine stravaganti di un filologo*, Lanciano, 1933, et puis de nouveau dans *Vecchie e nuove pagine stravaganti di un filologo*, Florence, 1952, p. 156 sqq. (le passage cité se trouve aux p. 163 sq.).

3. Je ne crois cependant pas que le nom de la « peine » (*poena*) soit d'origine grecque,

pure attività predilette dei nostri padri Romani. Questi termini sono stati in latino per lo piú adattati, trasformati, assorbiti. Io sono fermamente convinto che un' aristocrazia terriera o una plebe rurale, classi che per loro natura sono conservatrici, non ci sarebbero riuscite mai e poi mai [ad assorbirli?]. Vi riuscí una plebe, che fu presto, certo già nel III secolo, mescolata in larga misura con allogeni, spece artigiani, greci essi stessi o ellenizzati, ma che pure aveva già quel tanto di salda forma nazionale che la metteva in grado di fare degli elementi stranieri carne della sua carne e sangue del suo sangue. » J'avoue ne pas bien comprendre ici le raisonnement de notre illustre Maître. Que le peuple romain ait été, tant qu'il survécut comme peuple, extrêmement conservateur[1], personne n'osera le nier, je pense ; c'est que le paysan est, par sa vie, par son milieu, par ses occupations, naturellement conservateur. Qu'il ait absorbé une foule de mots grecs se rapportant au commerce, à la navigation, à la guerre, même au droit (moins, car le paysan a la manie du droit, qui est stabilité !), cela est également vrai ; mais je ne vois pas qu'on puisse en déduire que Rome, jusqu'au IV^e^ s. av. J.-C., n'ait pas été un pays de paysans. Sans doute les choses changèrent au III^e^ (Pasquali le remarque avec raison) ; sans doute Rome développa, dans une certaine mesure, industrie, commerce, banques ; personne ne prétend que Tite-Live ou Tacite aient été des paysans. Mais, avant tout, la langue romaine était déjà formée, figée à cette époque, en tant que « langue de paysans » ; ensuite, la mentalité simpliste, morale, un peu lente, nourrie de bon sens, qui est celle du paysan, reste celle de tous les Romains, Tite-Live et Tacite compris, celui-ci retrouvant au fond chez les Germains idéalisés ces vertus « paysannes » qui étaient celles de la *uetus respublica*, dont il parle avec une touchante nostalgie[2].

comme le prétend Pasquali (p. 163, dernière ligne) ; je pense avec Devoto qu'il est d'origine « italique » (c'est-à-dire osco-ombrienne ; cf. $p = *k^w$). L'étymologie de Pisani (**pendsnā* de *pendere*), qu'il a reprise dans *Anales de filología clásica*, 5, 1950-1952, p. 97, me semble réfutée par la diphtongue. D'ailleurs, Pasquali lui-même, dans la conclusion de son article (p. 169), remarque que les noms du « roi », de la « loi » et du « forum » sont de vieux mots latins (cf. aussi *iūs* et ses dérivés, *iūrāre*, *iūstus*, *iūdex*, *iniūria*, etc.). L'influence grecque dans le domaine de la loi est donc bien limitée, du moins à l'époque républicaine.

1. L'expression *cupidus rerum nouarum* équivaut à dire « criminel » ; équivalence significative d'une mentalité bien étrangère à notre temps.

2. Un autre argument de Pasquali me semble tout aussi faible. Il écrit, p. 162 : « E d'industria romana non manca, già per un' età che per Roma è antichissima, una traccia, forse unica [N. B. !] ma evidente. Le *cistae praenestinae* si chiamano cosí dalla città dove

Je n'ai pas besoin de m'arrêter sur les nombreux travaux de P. Perali[1], qui a essayé de démontrer que Rome était à l'origine une ville industrielle et commerçante, et qu'elle doit à l'industrie et au commerce sa puissance et son expansion. M. Perali n'a aucune compétence en matière linguistique — qui est le domaine qui nous intéresse ici — et ses arguments ne méritent guère d'être discutés. D'ailleurs, M. Pallottino en a fait justice dans un beau compte rendu du *Bullettino della commissione archeologica comunale di Roma e Bull. del Museo dell'Impero romano*, anno 60, 1933, p. 359-360, où il écrit : « Contro la ipotesi di una origine di Roma esclusivamente artigianale e metallurgica militano inoltre sempre la tradizione dei classici, agricola per quanto [sic] si risalga ai tempi piú antichi, e talune designazioni topografiche (fori boario, suario, pistorio, olitorio ecc.) che attestano un tipo di civiltà certo assai antico e difficilmente sostituitosi in modo assoluto ad un altro affatto diverso. »

Le même point de vue est soutenu aussi fort bien par C. E. Cancellotti dans la Revue *Aspetti letterari*, Naples-Rome, fasc. 6, 1933, et 1, 1934 (publié aussi en brochure avec A. G. Galeazzi et P. Perali : *Una nuova teoria delle origini di Roma*, Rome-Naples, 1934, p. 11 sqq.).

Il faut encore tenir compte des réflexions proposées par A. Ernout dans son beau livre : *Aspects du vocabulaire latin*, Paris, 1954, p. 51 et 54. L'observation de la p. 51 (voir aussi p. 57) n'est pas, à vrai dire, conçue comme une critique, en ce sens que l'auteur ne mentionne pas à cette place la thèse de Marouzeau ; mais on pourrait à la rigueur l'interpréter comme telle. A. Ernout écrit, en effet : « La civilisation des peuplades et des clans qui se répandirent à travers l'Europe est une civilisation rurale, fondée sur l'agriculture et surtout sur l'élevage. » — « C'est sans doute

in buon numero furono trovate ; una sola, che io sappia, ma la più bella e la più celebre, la cosiddetta *cista Ficoroni*, porta l'indicazione del luogo dove fu fabbricata : *Dindia Macolnia fileai dedit, Novios Plautios med Romai fecid*. Per un oggetto di lusso. Preneste doveva ricorrere a Roma. » Le centre de la fabrication des *cistae*, Pasquali lui-même l'admet, était à Préneste, et non pas à Rome, et cette *unique cista* — on voudrait répéter qu'une hirondelle ne fait pas le printemps ! — ne prouve pas du tout qu'il y ait eu à Rome une industrie métallurgique ; elle ne prouve pas non plus qu'il y ait eu plus d'un fabricant de *cistae* ; pas même qu'on en ait jamais fabriqué plus qu'une !

1. Ces travaux sont indiqués dans la brochure de Galeazzi, Cancellotti et Perali citée dans le texte, p. 5 et 27 (le titre latin du livre cité p. 5 est : *De fabrilibus industriis et mercatoriis originibus urbis*, Rome, 1932). On ajoutera : *Tessili e metallurgi nel foro romano*, Soc. editr. di « Novissima », 1940 (avec d'autres indications bibliographiques, p. 175 sq.).

exact », me dit M. Marouzeau, au cours d'un échange de vues, « mais ne saurait infirmer la démonstration spéciale au latin. » J'ajouterai, pour ma part, que l'étude des noms de personne, sur laquelle M. Marouzeau s'est arrêté à juste titre, nous montre une différence profonde entre les Latins et les autres peuples indo-européens. Alors que les noms celtiques, germaniques et slaves nous parlent de guerre, de bravoure et de gloire, que les noms grecs exaltent la justice, la sagesse et la beauté de ceux qui les portent, que les noms sémitiques louent Dieu et sa puissance[1], c'est seulement chez les Latins que nous trouvons les *Asinii*, *Porcii*, *Lentuli*, *Verres*, *Ouidii*, ou des sobriquets familiers comme *Capitones*, *Labeones*, *Nasones*, signes clairs d'une modeste mentalité de ruraux.

L'autre observation de A. Ernout est plus explicite ; elle est au fond identique à celle de Pasquali, qu'Ernout cite d'ailleurs dans la n. 2 de la p. 58, en ajoutant pour son compte : « Sans renoncer entièrement à la vie rustique, les Latins se sont initiés rapidement à la vie urbaine et à tout ce qu'elle comporte de raffinements, et ce sont les Grecs qui ont été leurs modèles et leurs initiateurs. » Et A. Ernout renvoie à l'article de G. Pasquali : *Il latino in iscorcio*, reproduit dans *Vecchie e nuove Pagine* [sic] *stravaganti di un filologo*, p. 156, estimant qu' « il proteste à juste titre contre la thèse qui fait des Romains uniquement [non, mais fondamentalement] des ruraux, et de leur langue une 'langue de paysans'. ... Pline nous apprend, *H. N.*, 35, p. 154, que le soin de décorer le temple de Cérès à Rome, dont la fondation remonte à 496 av. J.-C., fut confié à deux artistes grecs, Damophile et Gorgasos, et il rapporte ensuite le témoignage de Varron selon lequel, avant cette date, toute la

1. Voici quelques exemples :

I. Pour le celtique : *Dumnorix* 'roi du monde', *Cobnertus* 'force dans la victoire', *Caturix* 'roi de la bataille', *Vercingetorix*, *Eporedorix*, etc.

II. Pour le germanique : *Herbert* 'splendide dans l'armée', *Hildebrand* 'épée de bataille', *Gisalbreht* 'lance splendide', *Garibald* 'hardi avec la javeline'.

III. Pour le slave : *Vladislavŭ* 'domine avec gloire', *Borislavŭ* 'combats avec gloire', *Mstidruh* 'venge l'ami'.

IV. Pour le grec : Θρασύβουλος 'de conseil hardi', Καλλίδικος 'de belle justice', Εὔβουλος 'de bon conseil', Ἀριστόδικος 'd'excellente justice', Δημόδικος, Ἀριστόνοος, Σωφρονίσκος, Καλλίστρατος, Σοφοκλῆς.

V. Pour le sémitique : *Emmanuel* 'Dieu est avec nous', *Zacharie* 'Dieu s'est rappelé', *Tobie* 'Dieu est bon', *Raphaël* 'Dieu a guéri', *Hannibal* 'grâce de Baal', *Hamilcar* 'vie de Melkart', *Sennachérib* 'Sen a accru les frères', *Nabuchodonosor* 'Nebo, protège les frontières', *'Abd-ar-Raḥmān* 'servant du miséricordieux'.

Voir surtout l'*Enciclopedia italiana s. u. Onomastica* et le *P. W. s. u. Namenwesen.*

Des noms « préindo-européens », on ne sait rien.

décoration était de type étrusque[1] ». M. Ernout lui-même admet ici que les Romains (à une époque où d'ailleurs le fond *latin* de la langue était essentiellement fixé) « se sont initiés à la vie urbaine », il est vrai, mais « sans renoncer entièrement à la vie rustique » (il s'agit donc de dosage). Pour le reste, le fait que les Romains aient importé, pour la décoration de leur plus grand temple, des artisans étrusques et grecs ne prouve qu'une seule chose : c'est que les Romains n'avaient pas chez eux des artisans capables de réaliser de telles œuvres. L'importation de ces artisans — en nombre fort limité : les grecs étaient *deux*, nous dit Varron — ne transforma pas *ipso facto* Rome en une ville industrielle, pas plus que celle de deux ou vingt ou cinquante techniciens yankees en Bolivie ne fait de la Bolivie un pays industriel et ne change le génie et la langue du peuple bolivien.

Je mentionnerais volontiers ici les observations de M. A. Piganiol (*Essai sur les origines de Rome*, Paris, 1917, surtout p. 215 sqq. ; cf. aussi *La conquête romaine*, Paris, 1917, p. 86), selon qui Rome serait le résultat d'une symbiose de pasteurs indo-européens (les patriciens) et de laboureurs « méditerranéens » (les plébéiens). Il suffit d'admettre que l'élément laboureur ait prédominé, d'une façon ou de l'autre, vers, disons, le v^e^ siècle av. J.-C. (voir aussi, sur ce point, Dumézil, *L'héritage indo-européen à Rome*, Paris, 1949, p. 179 sq.). De M. G. Dumézil il convient de signaler aussi les ouvrages, fort intéressants, relatifs essentiellement aux *origines* de Rome ; mais je ne m'occupe ici que des faits historiques ou proto-historiques. Au reste, M. Dumézil admet dans sa triade un dieu de la fécondité des champs, *Quirinus*, qui intéresse notre propos.

Parmi les témoignages italiens, je ferais une large place à celui de G. Papàsogli, qui, dans son savant ouvrage : *L'agricoltura degli Etruschi e dei Romani*, Rome, 1942, présente une étude minutieuse et très bien documentée du sujet : « Se tentiamo di studiare in profondità il problema delle origini e dello sviluppo dell'agricoltura in Italia, ci rendiamo conto che proprio l'agricoltura è l'elemento fondamentale, e, possiamo dire, essenziale della nostra ci-

1. M. Ernout ajoute encore, à la fin de la note : « La loi des XII Tables elle-même passait pour être d'inspiration grecque » ; mais nous croyons savoir aujourd'hui qu'elle ne l'était pas ; en tout cas, le mot *poena* qui y apparaît n'est sans doute pas grec (voir ci-dessus, p. 163, note 3).

viltà. Spingendo lo sguardo fino au più lontani secoli, fino al primo apparire sulla nostra terra dei popoli italici, noi constateremo sempre, come caratteristica della stirpe, l'esistenza dell'agricoltura, e la troveremo proprio come un segno di superiorità su molti altri popoli staccatisi dal grande tronco indo-europeo » (p. 13). Enfin, en tout dernier lieu, L. Dalmasso, au début du chapitre qu'il a consacré à l'agriculture dans le premier volume de *Guida allo studio della civiltà romana antica* (*Istit. edit. del Mezzogiorno*), 1954, p. 545, résume ainsi les dernières conclusions des historiens : « Roma, nonostante i recenti ingegnosi tentativi di scorgervi un centro industriale, era di fatto ancora nel secolo IV una città di contadini. E l'analisi delle voci agricole dimostra che il primitivo nucleo che costituì il popolo dei Latini fu di agricoltori, e che l'agricoltora dev'essere considerata l'attività preminente e la proprietà terriera la richezza fondamentale dell' antico Lazio. »

J'ai repris moi-même la thèse de M. Marouzeau, en y ajoutant d'autres exemples, dans cette même *Revue*, t. XIV, 1936, p. 267 sq. ; t. XV, 1937, p. 68 sq. ; t. XVI, 1938, p. 47 sqq.

Enfin, M. Marouzeau est revenu lui-même sur le problème, le reprenant en entier avec de nombreuses et importantes additions, dans son livre : *Quelques aspects de la formation du latin littéraire*, Paris, 1949, p. 1 sqq., 108, 115, et, avec une systématisation nouvelle, dans un important article, tout récent, des *Lettres d'humanité* (Les Belles-Lettres, 1954). Mais le sujet, je crois, n'est pas encore épuisé, et je me permets de proposer ici quelques autres exemples qui me semblent essentiels.

* * *

Le mot latin *opus* et sa famille (*opera*, etc.) avaient à l'origine un sens nettement agricole ; cf. Ernout-Meillet[3 1], p. 825 : « se dit notamment du travail des champs ». Et *opera* (Ibid.) « peut s'em-

1. Je ne suis cependant pas d'accord avec Ernout-Meillet[3], lorsqu'ils affirment que « le terme général se spécialise dans les l[angues] techniques », et cela pour deux raisons tout à fait évidentes : 1° que toutes les langues, et *surtout* les langues primitives et « barbares », vont du particulier au général et du concret à l'abstrait (le latin surtout !), et non pas vice versa ; 2° que nous trouvons la racine de *opus* avec sens agricole en germanique (voir le texte) et même en latin (*ops*, *Ops*).

Sur *Ops*, voir aussi Wissowa, *Relig.*[3], p. 203 ; Muller-Jzn, *Altitalisches Wörterbuch*, p. 303 ; Marouzeau, *Quelques aspects*, p. 18.

ployer aussi dans le sens concret ; il désigne alors : 1° dans la l[angue] rustique une journée de travail ; cf. Varron, *R. R.*, 1, 18 : *quaternis operis singula iugera confodere* ; 2° un journalier, un travailleur [des champs, bien entendu], surtout au pluriel ; cf. Col. 3, 21 : *plures operas conducere* [et aussi Plaute, Horace, Suétone ; voir, par exemple, le Dictionnaire de Andrews] ». Ce sens était déjà indo-européen : cf. m. h. a. *uobo* 'agriculture' (*officīna* 'atelier', 'fabrique', a un sens dérivé ; voir Ernout-Meillet[3], ib., p. 826) ; mais la famille est beaucoup plus répandue en latin. Walde-Hofmann est encore plus net si possible : après avoir cité *Ops* 'Göttin des Erntesegens', qu'il compare avec le v.-norr. *afli* 'Stärke', 'Vorrat', 'Baumfrüchte', etc., il écrit (p. 216) : « Der Begriff 'Fülle', 'Reichtum an Feldfrüchten' ist aus dem Begriff des Erarbeiteten, der landwirtschaftlichen Arbeit zu folgern und die Sippe deshalb mit *opus, operārī* zu verbinden (L. Meyer, *B. B.*, 7 [1883], p. 311 ff. ; Vaniček, p. 15 ff. ; Fick, I[4], p. 16, 372 ; zur Beziehung auf landwirtschaftliche Tätigkeit in der Sippe von *opus* s. d. und oben germ. **afl-* 'kraft' [ajouter v. h. all. *afalōn* 'travailler']). » Sous *opus* (p. 218), je trouve encore v. h. a. *uobo* 'Landbebauer' (*lantuobo* 'rūricola', *uobāri* 'colōnus'), *uoba* f. 'feier', m. h. a. *uop* 'das Ueben', 'Landbau' (ajouter v. h. a. *uoban* 'ins Werk setzen', d'où l'all. mod. *üben*[1]). Le sens originairement agricole de toute cette famille ressort clairement e. g. de Ernout-Meillet[3], p. 823 *s. u. ops* : « Personnifié et divinisé dans la déesse *Ops Consīua, Opis*, femme de Saturne, déesse de l'Abondance (sur *ope toitesiai* de l'inscr. de Duenos, voir Goldmann, *Duenosinschr.*, 109 sqq.), cf. P[aulus]-F[estus], 203, 18 : *Opis dicta est coniunx Saturni, per quam uoluerunt terram significare, quia omnes opes humano generi terra tribuit...* ; de là : *Opalia dicebantur dies festi quibus Opi supplicabatur*, P. F., 201, 3. Cette personnification montre que le mot *ops* appartenait d'abord au parler rustique (sabin). » Sur ce dernier point (qui dérive de Varron, *L. L.*,

1. Sur l'all. *üben* et sa famille, voir Kluge-Goetze, *Etym. Wb.*[15], *s. u.*, et Karg-Gastertädt, *Beitr. zur Gesch. der deutsch. Spr.*, 63, 1939, p. 126 sqq. Même si Karg-Gasterstädt a raison (ce qui n'est pas du tout sûr !) contre Wesche (*Beitr. zur Gesch.*, 61, 1937, p. 28 sq.), qui affirme que le v. h. a. *uoben* n'est pas, dans le sens religieux, un vieux terme païen, le soupçon reste que les deux sens (*cultiver la terre, vénérer Dieu*) ne soient qu'un calque du latin (cf. *opfern* !). En effet, la racine de *uoben* traduit normalement le latin *colere* (voir Wesche, *loc. laud.*, e. g. *num quid gratis Iob colit deum = uōbit iob Got fergébino?* ; *christianus es. cultor crucifixi = du bist christāne des kechriūzegotin uōbare ; cultor idolorum dō. christicola nū = uōbāre abkotero christuōbo*, etc., etc.).

5, 74 — mais voir aussi Schulze, *Eigenn.*, p. 465 n.), voir ici la note 1, p. 174. Cf. aussi les belles remarques de Meringer, *W.u S.*, 1, 1909, p. 174 : « Dasz *ops* einmal 'Feldfrucht' bedeutet haben kann [mais voir Muller-Jzn, *Wb.*, p. 303], halte ich für unwiderleglich. [...] Lat. *opem ferre alicui* bedeutet eigentlich 'jemand Getreide bringen', dann helfen im allgemeinen. Der plural *opes* hat begriffflicherweise den Sinn von 'Reichtum', 'Macht', 'Einflusz' angenommen. » Cette racine agricole **op-* n'a pas seulement donné au Latin le nom de la déesse *Ops*, le terme général pour 'travail', 'occupation' (*opus*, *opera*, cf. aussi *operor*, *operam dare*, etc.) et une vaste famille de mots comme *opulentus*, *officium*[1], *officīna*, *inops*, *cōpia*, *cōpiōsus*, *opīmus*[2], *opitulor*, *opiparus*, etc., mais même le superlatif de *bonus* (*optimus*, cf. aussi Festus, 212, d'où les *optimātes* 'οἱ ἄριστοι), des expressions de la langue quotidienne comme *magnōpere*, *tantōpere*, *quantōpere*, *nimiōpere*, et, enfin, la tournure *opus est* (plus tard *opus habeō*)[3] comme l'a vu fort bien, pour le dernier type, Meringer, *I. F.*, 18, 1905-1906,

1. L'histoire de *officium* < **opificium* aussi est intéressante (Ernout-Meillet[3], p. 815) : « Le mot a pénétré dans la langue du droit public, où il a désigné les obligations d'une charge [cf. Cic., *De officiis* !], les tâches du magistrat, puis dans la l[angue] philosophique, où il a servi à traduire τὸ καθῆκον 'le devoir' ; cf. Cic., *Off.* 1, 3, 8 : *perfectum officium rectum uocemus, quod graeci* κατόρθωμα ; *hoc autem commune* καθῆκον *uocant.* » Le mot a donc eu une grande fortune ! Cf. fr. *office*, *officier*, *officiel*, *officieux*, it. *ufficio*, esp. *oficio*, etc., etc.

Le rapport de *officium* avec *ops* est encore bien senti par Sénèque, *Benef.*, 3, 18, 1 : *officium esse filii, uxoris, earum personarum, quas necessitudo suscitat et ferre opem iubet* (cf. Ernout-Meillet[3], p. 815). On a même refait *opificium* (cf. *opifex*), *opificīna* (formes que Ernout-Meillet[3] semblent avoir négligées) à côté de *officium*, *officīna*.

Sur *optimus*, voir surtout Ernout-Meillet[3], p. 823, au bas de la page, où sont comparées d'autres langues.

2. Je remarque en passant que, si l'on accepte l'autre étymologie de *opīmus* (voir Walde-Hofmann, *s. u.*) et on le rapproche de gr. πιμελή 'graisse', πιαίνω 'j'engraisse', 'j'empâte', véd. *páyas-* 'lait', 'jus', avest. *paēman-* 'lait de la mère', lit. *pienas* 'lait', norvég. *fēl* 'crème de lait', etc., on reste encore dans une sphère nettement agricole. Le suffixe *-īmus* réapparaît dans *patrīmus* et *mātrīmus*, vieux mots rituels (sur la quantité de l'*i*, que le *Thes.* laisse en suspens, voir Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 221). Leumann appelle *opīmus* un « dénominatif » — de *ops*, évidemment. Sur la quantité de l'*i*, voir Wackernagel, *Festg. Kaegi*, p. 48.

3. Fick rapproche aussi *optō* — ce qui ne me semble pas absurde du tout — auquel Walde-Pokorny, I, p. 177, Ernout-Meillet[3], p. 821, Vaniček[3], p. 15 sqq., Muller-Jzn, p. 302, rattachent à leur tour *opīnor*.

Quant à *opīmus*, *opīmō*, etc., que l'on s'accorde maintenant (contre Festus, p. 210 sq.) à séparer de *ops* (mais voir aussi Vaniček, p. 15 sqq., Muller-Jzn, p. 302, etc.), il faut remarquer que cette famille de mots s'appliquait sans doute d'abord à l'agriculture : *opīma regiō et fertilis*, *opīmus campus*, *ūtis*, *Larissa*, *opīmāre terram* (puis aussi *turtures* !) ; *auctumnum*, *Pōmōna*, *tuum September opīmat*, etc. De là elle s'est répandue par différentes métaphores.

Sur *optimus*, voir aussi Muller-Jzn, *Altital. Wb.*, p. 305, et Walde-Hofmann, *Wb.*, *s. u.*

p. 209[1] ; idée reprise par H. Kronasser, *Hb. der Semasiol.*, Heidelberg, 1952, p. 177 : « *opus est* '*es ist Feldarbeit' zu 'es ist Pflicht', 'Notwendigkeit' »).

Dans une société — et la démonstration après M. Marouzeau n'est plus à faire — où le travail des champs est si respecté, on ne sera point surpris de remarquer que le verbe désignant le travail agricole serve aussi pour les cérémonies religieuses[2] ; cf. encore Ernout-Meillet[3], p. 826 : « *operor* [...] spécialement 'accomplir une cérémonie religieuse', c'est-à-dire la tâche que réclament les dieux : *operari est deos religiose et cum summa ueneratione sacrificiis litare*, dit Non., 523, 8, qui cite, entre autres, Virg., *G.*, I, 339 : *sacra refer Cereri, laetis operatus in herbis* [et tout dictionnaire latin donne beaucoup d'autres passages ; cf. e. g. Horace : *mulier* [...] *iustis operata sacris*, etc., etc.] ; sens conservé encore dans la *Peregr. Aeth.*, 15, 2, et qui apparaît aussi dans l'emprunt v. h. a. *opfarôn* 'sacrifier' [cf. all. mod. *opfern*, *Opfer*] ».

On sait enfin que *opus*, *opera* et leurs dérivés ont joui aussi d'une faveur immense dans les langues romanes : it. *è d'uopo*, *òpera*, *operare*, *operaio*, fr. *œuvre*, *ouvrier*, *opérer*, *opération*, *opéra*, etc., etc.[3].

On a même voulu rattacher à cette racine **op-* l'adjectif *omnis* 'tout', 'chacun', voir Walde-Hofmann, *Wb.*, *s. u.* (cf., en outre, Lidén, *Studien zur altind. und vergl. Sprachgeschichte.*, Upsala, 1897, p. 73 sq.), ce qui ajouterait à la série un mot très usuel. La chose ne semble pas certaine, mais ne peut pas être rejetée *a limine*.

1. Cf. aussi le même auteur, *I. F.*, 17, 1904-1905, p. 127. Meringer, cependant, en donne des raisons tout à fait fausses, d'une saveur nettement matérialiste (le travail des champs est un métier misérable, auquel on ne se consacre que par nécessité !). Mais il ajoute, p. 210 (avec une complète inconséquence, me paraît-il) : « Es steht deshalb auch frei, anzunehmen, dass in *opus est* der Begriff der Notwendigkeit aus dem Grunde hineingekommen ist, dass es der Sinnesart der tonangebenden Männer, der führenden Minorität [à Rome, bien entendu !], entsprach, den Ackerbau hochzuhalten, wenn sie auch nicht selbst ackerten » (ce qu'à l'époque ancienne ils faisaient sans doute). Mais la bibliographie que donne Meringer est, comme toujours, très importante.

2. On observe le même passage sémantique dans un autre verbe d'origine rurale, *colō*, dont j'ai traité (mais d'une façon insuffisante) dans *R. É. L.*, XVI, 1938, p. 48 sq. : de *colere* 'cultiver la terre', on a tiré *colere deōs* (fr. *le culte*), et puis aussi *la culture* (de l'esprit) : *colere artes*, *uirtūtem*, *cultus* (adj. et subst.). Peut-être que le sens de 'chérir', 'protéger', appliqué aux dieux qui 'chérissent' un endroit, une ville, une région, rentre aussi dans la sphère sémantique du sens agricole de *colere*, l'occupation la plus noble de l'homme. Cf. aussi *agricola*, *incola*, *caelicola* (!), *accola*, et voir Ernout-Meillet[3], *s. u. colō*. Dans les autres langues, la racine de *colō* (**k*^{w}*el-*) ne signifie que 'circuler', 'se mouvoir'.

3. Le mot 'travail', 'œuvre' appartient en général dans les autres langues à des sphères sémantiques tout à fait différentes (*Arbeit*, *work*, *rabóta*, *Ἔργον*, *πόνος*, etc.).